Un alphabet grec en caractères latins

Willy Clarysse (Leuven) et Bruno Rochette (Liège)

En 1936, le Professeur L.-Th. Lefort¹ fit l'acquisition, pour le compte de l'Université de Louvain, de plus d'une centaine de papyrus coptes, documentaires et littéraires, acquis à C. Schmidt (1868-1938), ainsi que de quelques documents byzantins en grec. En 1940, Lefort publia lui-même les textes littéraires dans un opuscule intitulé *Les manuscrits coptes de l'université de Louvain, I. Textes littéraires*, tandis que les documents étaient étudiés par J. Vergote, qui présenta, en 1943, à l'Académie de Belgique, une édition préliminaire de seize documents – dont le manuscrit est entre les mains de Willy Clarysse, mais ne publia jamais les textes. Seuls deux textes ont été édités: l'un par J. Van Haelst dans *CdE*, 33 (1958), p. 238 (= *SB VI* 9368), l'autre par T. Reekmans dans *Orient. Lov. Period.*, 6/7 (1975/1976), p. 506 (= *SB XIV* 11992). Ces deux papyrus sont reproduits dans W. Peremans / J. Vergote, *Papyrologisch Handboek*, Leuven, 1942, p. VIII-IX et quelques documents coptes figurent sur les pl. X-XVI.

Tous ces textes ont été détruits lors du bombardement de Louvain en mai 1940 et de l'incendie de la bibliothèque de l'Université. Heureusement, le Professeur Vergote était en possession d'un microfilm des papyrus documentaires, qu'il confia à Willy Clarysse, lors de son départ à la retraite, en 1975. Tandis que certains textes sont bien conservés, la plupart sont fragmentaires et écrits dans le dialecte difficile de Moyenne Égypte semblable à celui des textes de Bala'izah². Diverses circonstances ont retardé la publication. Sur base de photographies tirées du microfilm, S. Clackson (Cambridge) avait déjà identifié une mention du fameux monastère de Baouit comme lieu de provenance d'une partie de ces textes. Après sa mort, l'édition de tout le dossier est passée entre les mains d'A. Delattre (Bruxelles).

Parmi ce groupe de papyrus, on trouve une feuille intégralement préservée, avec une écriture transfibrale, mesurant 9 x 15,3 cm. Elle contient deux fois l'alphabet grec écrit en caractères latins d'une écriture qui peut être attribuée aux

¹ Pour une biographie du Prof. Lefort, cf. J. Vergote, *Orbis*, 7 (1958), p. 594-602 et *Le Muséon*, 72 (1959), p. 247-276.

² Pour ces textes, cf. P.E. Kahle, *Bala'izah. Coptic Texts from Deir el-Bala'izah in Upper Egypt*, II, Londres, 1954 et N. Gonis, *Arabs, Monks, and Taxes: Notes on Documents from Deir el-Bala'izah*, dans *ZPE*, 148 (2004), p. 213-224. Bala'izah était situé non loin d'Assiout et le nom de cette ville se trouve sur le papyrus présenté par W. Peremans / J. Vergote, *Papyrologisch Handboek*, pl. X l. 2 ρειογτ («le pays de la ville de Siout»).

Ve-VIe siècles³. L'alphabet est écrit en *scriptio continua*, alors que, dans les combinaisons de lettres – th (pour thêta), ch (pour chi) et ps (pour psi), chaque groupe de deux caractères est clairement séparé par un blanc du précédent et du suivant. Il semble clair que le premier alphabet a servi de modèle au second. Il est typique, par exemple, que la première ligne finisse avec la même lettre dans les deux textes. Le scribe du second alphabet, qui semble être moins familier avec l'écriture latine, a introduit plusieurs irrégularités, qui sont étudiées dans les remarques. Ce n'est toutefois pas un élève qui apprend à écrire: la main est assurée et pas tellement différente de celle du premier scribe⁴. Le scribe B a aussi tendance à ajouter de longs traits ornementaux après certaines lettres (delta, êta, h de thêta, phi, chi), tandis que le scribe A – le maître – a peut-être mis des marques de correction au-dessus de iota, mu et sigma. Les exercices scolaires attestent l'existence de modèles réalisés par les maîtres à l'intention de leurs élèves⁵. Les exemples où l'exercice de l'élève suit directement le modèle sont toutefois beaucoup plus rares⁶.

Le texte se présente comme suit.

(scribe A)	1	+ a b g d e z ē th i c l m n x o p r s
	2	t u f ch ps ō
(scribe B)	3	g d e z h th i i l m n x o p r s
	4	t u f i chi ps o

³ Il n'est pas impossible toutefois que la date soit plus haute. L'écriture présente une grande similitude avec le papyrus n° 1 des archives d'Abinnaeus, qui est du IV^e siècle.

⁴ Sur la difficulté de distinguer la main du maître et celle de l'élève, R. Cribiore, *Writing, Teachers, and Students in Graeco-Roman Egypt*, Atlanta, 1996 (ASP, 36), p. 38.

⁵ R. Cribiore, *op. cit.* [n. 4], p. 37-38.

⁶ R. Cribiore, *op. cit.* [n. 4], n°s 5 (lettres isolées) et 38 (lettres grecques et coptes). En dehors des alphabets, on peut citer une tablette de Ménandre où l'on voit clairement la différence entre les deux mains (E.G. Turner, *Greek Manuscripts of the Ancient World*, Oxford, 1971, n° 4).

Croix.
cf. O. Str
la marge
fondo Pa
Savignac

Alpha
deux pre

Delta
nous ne v
lettre i ou

Êta. I
aucun do
voyelle l
n'a pas s
devient n

Thêta
texte B a
exacteme

Iota.
vertical,

Kapp
répété le
l'erreur p

Mu e
texte B.
seul.

Pi et
a pas de

Sigm
capital. I

Phi. I
livure (p
Jusqu'au
date, ph
prints d
208-209
infra), J
latine f
phi et f
fait que

Commentaire

Croix. Comme souvent à l'époque byzantine, le texte commence par une croix: cf. O. Strass. I 808. Un exemple d'exercice scolaire chrétien avec une croix dans la marge: *Plit. Palau Rib.* 34 (cf. J. O'Callaghan, *Papiros literarios griegos del fondo Palau-Ribes*, Barcelone, 1993, p. 171-172). Sur le symbole de la croix, J. de Savignac, *Les papyrus Bodmer XIV et XV*, dans *Scriptorium*, 17 (1963), p. 50-51.

Alpha-bêta. Pour une raison qui nous échappe, le copiste du texte B a omis les deux premières lettres de l'alphabet.

Delta. Après le *d*, le scribe du texte B a ajouté un grand signe superflu, dont nous ne voyons pas la signification. Il est possible que ce trait long représente la lettre *i* ou peut-être *dla*.

Êta. Le scribe A a écrit un *e* latin avec une barre horizontale au-dessus sans aucun doute pour indiquer la voyelle longue. La barre horizontale pour indiquer la voyelle longue est rare. En général, on trouve l'apex (barre verticale). Le scribe B n'a pas suivi le modèle, mais a écrit un êta grec, lequel, dans l'écriture latine, devient naturellement un *h* (cf. *infra* le traitement de l'ô-méga).

Thêta. Thêta est rendu par *th* dans les deux copies (cf. *infra* ph). Le copiste du texte B a introduit une correction dans le *t*, mais on ne peut dire sur quoi elle porte exactement.

Iota. Il faut noter la différence des mains. Le scribe A a tracé un simple trait vertical, tandis que, dans B, le bas de la lettre tourne vers la droite.

Kappa. Kappa est rendu par *c* dans le texte A. Il semble que le scribe B a répété le iota et que, par la suite, quelqu'un (lui-même ou un correcteur) a marqué l'erreur par une enjolvure au-dessus de la lettre.

Mu et nu. Ces deux lettres sont devenues des symboles très étranges dans le texte B. L'erreur est de nouveau marquée par le même symbole au-dessus du mu seul.

Pi et rhô. Pi et rhô sont de nouveau méconnaissables dans le texte B. Ici il n'y a pas de marque de correction.

Sigma. Le sigma est mal réussi dans le texte B, où il est devenu une sorte de S capital. L'erreur est dûment marquée au-dessus.

Phi. Phi est écrit comme *f* par les deux mains. Dans B, ce *f* est suivi d'une enjolvure (peut-être *fi*?). Il faut noter la différence de traitement entre thêta et phi. Jusqu'au III^e s., la transcription régulière de phi dans les papyrus est *p*. Après cette date, phi, devenu spirant, est régulièrement rendu par *f* (cf. F. Biville, *Les emprunts du latin au grec. Approche phonétique*, I, Louvain-Paris, 1990, p. 158 et 208-209). Dans les alphabets bilingues (P.Ant. 1 verso et P.Oxy. X 1315 [cf. *infra*]), *f* correspond à phi: F/ιφφε, F/Φ. Ici, le scribe utilise normalement la lettre latine *f* pour rendre phi, même s'il n'y a pas une parfaite identité phonétique entre phi et *f* (F. Biville, *op. cit.*, p. 190). L'équivalence graphique est confirmée par le fait que le grec rend régulièrement *f* par phi dans les emprunts au latin, à toutes les

alors que, dans les
os (pour psi), chaque
c du précédent et du
dèle au second. Il est
même lettre dans les
moins familier avec
nt étudiées dans les
à écrire: la main est
!. Le scribe B a aussi
s lettres (delta, êta, h
être mis des marques
es scolaires attestent
de leurs élèves⁵. Les
odèle sont toutefois

p r s

re présente une grande
cle.

, R. Criore, *Writing*,
38.

s et coptes). En dehors
t la différence entre les
1971, n° 4).

époques. Pour thêta, le scribe n'avait pas de symbole pour la prononciation contemporaine (cf. anglais *th*). Le scribe ne pouvait utiliser le *t*, qui devait servir pour tau. Il n'a donc d'autre choix que de rendre par *th* en notant une aspiration, qui s'était estompée dans la prononciation (F. Biville, *op. cit.*, p. 209-210). Pour les lettres grecques rendues par deux lettres en latin, cf. Priscien, *GL*, II, 19, 6-8 Keil.

Psi. La combinaison de *p* et *s* est écrite de la même manière dans les deux copies.

Ô-méga. Le scribe A a distingué le ô-méga de l'o-micron par une barre horizontale au-dessus de la lettre. Cette barre est omise par le scribe B.

S'habituer à tracer les lettres de l'alphabet est sans doute l'exercice le plus élémentaire qui soit, qu'il soit pratiqué par un enfant ou par un adulte, pour commencer l'étude d'une langue. Les sources littéraires attestent de son importance dans l'école antique⁷. Manilius (II, 755-756) dit que l'apprentissage de la forme des lettres allait de pair avec celui de leurs noms: *ut rudibus pueris monstratur littera primum / per faciem nomenque suum, tum ponitur usus*⁸. Toutefois, sur la nature du ductus enseigné rien n'est dit dans les textes antiques⁹. L'apprentissage de l'écriture reste donc un domaine rempli d'inconnues. Les vestiges papyrologiques – tablettes de bois¹⁰ ou de cire, ostraca, plus rarement papyrus – témoignent de la place importante accordée à ce travail élémentaire dans l'école de l'Égypte gréco-romaine. R. Cribiore a recensé 40 exercices consistant à former les lettres, 37 alphabets, disposés de différentes façons, et 20 syllabaires¹¹. Il est toutefois plus rare de trouver un tel exercice dans le contexte du bilinguisme gréco-latin. On ne compte guère qu'un alphabet montrant comment un hellénophone pouvait apprendre l'alphabet latin¹²: le P.Ant. 1 verso = J. Kramer, *C.Gloss. Biling. II*, Munich-Leipzig, 2001, n° 1, p. 34-39¹³. Dans ce fragment du

⁷ Platon, *Protagoras*, 326c-e; Sénèque, *Lettres*, 94, 9 et 51; Quintilien, I, 1, 35 et 37. On verra S.F. Bonner, *Education in Ancient Rome*, Londres, 1977, p. 166-168 et T. Morgan, *Literate Education in the Hellenistic and Roman Worlds*, Cambridge, 1998, p. 162-169.

⁸ Voir aussi Quintilien, I, 1, 25-26 («et habitus et nomina edocebuntur»).

⁹ A. Blanchard, *Les papyrus scolaires: apprentissage de l'écriture et ductus*, dans *Atti del XXII Congresso Internazionale di Papirologia, Firenze, 23-29 agosto 1998*, I, Florence, 2001, p. 121-136 (spéc. p. 122).

¹⁰ G. Nachtergaele, *Une tablette scolaire du British Museum*, dans *CE*, 73 (1998), p. 324-326.

¹¹ *Op. cit.* [n. 4], p. 37-40 et le catalogue p. 183-191, n°s 41-77. Voir aussi les listes de J. Debut, *Les papyrus scolaires*, dans *ZPE*, 63 (1986), n°s 9-38, p. 254-255 et de R. Morgan, *op. cit.* [n. 7], p. 276-278.

¹² ChLA IV 259 = CLA Supplement 1705.

¹³ Mertens-Pack³ 3012; R. Seider, *Pal. Lat. Pap.*, II/1, n° 31 (pl. XVIII). Un beau parallèle à cet alphabet est offert par un texte trouvé sur la route de Myos Hormos (fin du I^{er} – début du II^e s.), où les lettres latines sont surmontées par leurs noms écrits en grec (cf. H. Cuvigny, *La route de Myos Hormos. L'armée romaine dans le désert Oriental d'Égypte*, vol. II, Le Caire, 2003, p. 445 éd. J.-L. Fournet).

IV^e-V^e s., les lettres latines (a «semi-formalised cursive»)¹⁴ sont surmontées de leur nom écrit en caractères grecs (ιφφε, ιλλε, ιμμε, ιννε, ιρρε, ισσε). Il ne s'agit toutefois pas d'un exercice d'écolier, comme le pensait H.-I. Marrou¹⁵, mais d'un travail de professionnel, sans doute un scribe qui s'exerce au tracé des lettres latines¹⁶. Sur le même papyrus, l'alphabet latin est aussi écrit en capitales. Vient ensuite un exercice qui combine les lettres pour former des syllabes et des diphtongues (TH – CH – IS – AE – OE).

Le papyrus édité ici est encore d'un autre type. C'est un cas unique présentant une confusion de code graphique, puisque l'alphabet grec est présenté en caractères latins. Il s'agirait donc d'un modèle, suivi par un exercice exécuté par un hellénophone voulant apprendre l'alphabet latin. L'élève n'est pas un βραδῆως γράφων. Il écrit d'une main assurée, à tel point que les deux lignes se ressemblent très fort. On croirait presque qu'elles sont écrites de la même main. Le fait que le *êta* est resté un *êta* montre bien qu'il s'agit d'un hellénophone voulant apprendre le latin. Il a tout simplement oublié de latiniser cette lettre qui lui est familière. Comme textes parallèles, on ne peut guère citer que des exercices apparentés. Un ostracon de Thèbes (Vallée des Reines), d'époque romaine, présente un alphabet grec avec une tentative de transcription phonétique en latin (SB XX 14351)¹⁷. Le P.Oxy. X 1315 = J. Kramer, *C.Gloss. Biling. II*, n° 2, p. 40-44¹⁸ (V^e-VI^e s.) contient, au verso, une *exercitatio scribendi* d'un passage de l'*Énéide*, tandis que le recto présente un alphabet latin à rebours, écrit sur deux colonnes, capitales et minuscules (semi-onciale), avec, au-dessus de certaines lettres latines, les correspondants grecs, soit pour l'aspect phonétique, soit pour le tracé des caractères eux-mêmes (γ, δε, ε, η, ι, κ, φ, χ). Ces exemples montrent que, dans le milieu des scribes de la fin de l'antiquité, il existait ce que l'on pourrait appeler une «expérience graphique gréco-latine commune», dont on trouve des traces non seulement dans les documents¹⁹, mais aussi dans des textes composés à des fins didactiques, comme les glossaires, où apparaît une écriture caractérisée par des lettres qui ont un tracé très proche dans les deux alphabets²⁰.

Pour bref qu'il soit, l'intérêt de ce vestige n'en est pas moins grand. Il montre que le bilinguisme n'entraîne pas automatiquement la maîtrise des deux alphabets,

¹⁴ B.L. Ullman, *Two Latin Abecedaria from Egypt*, dans *AJPh*, 56 (1935), p. 147-148.

¹⁵ *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, 6^{ème} éd., 1965, p. 487.

¹⁶ J. Kramer, *C.Gloss. Biling. II*, Munich-Leipzig, 2001, p. 38.

¹⁷ G. Wagner *et alii*, *BIFAO*, 90 (1990), p. 376; R. Cribiore, *op. cit.* [n. 4], n° 53; Mertens-Pack³ 2704.01.

¹⁸ J. Debut, *op. cit.* [n. 11], n° 38; R. Seider, *Pal. Lat. Pap.*, II/1, n° 32 (pl. XVIII); CLA Supplement 1683 + Addenda I, p. 366 = ChLA IV 234.

¹⁹ G. Cavallo, *La κοινή scrittura greco-romana nella prassi documentaria di età bizantina*, dans *JOEByz.* 19 (1970), p. 1-31 et, pour les textes juridiques, N. van der Wal, *Die Schreibweise der dem Lateinischen entlehnten Fachworte in der frühbyzantinischen Juristensprache*, dans *Scriptorium*, 37 (1983), p. 34.

²⁰ P. Radiciotti, *Manoscritti digrafici grecolatini et latinogreci nell'Antichità*, dans M. Capasso (éd.), *Ricerche di papirologia letteraria e documentaria*, Galatina, 1998 (Papyrologica Lupiensia, 6/1997), p. 107-146 (voir spéc. la remarque p. 113).

qui sont pourtant apparentés et présentent des caractères communs, surtout pour les capitales (a/α, b/β, d/δ, e/ε, i/ι, m/μ, n/ν, o/ο, t/τ). Même s'il existe des vestiges où se fait jour un «digraphisme» ou, pour reprendre un autre néologisme, forgé par R. Marichal, un «bicaractérisme»²¹, il semble exister une réelle difficulté pour des hellénophones habitués avec l'alphabet grec à utiliser couramment l'alphabet latin et *uice uersa*²². Dans l'écriture cursive surtout, plusieurs lettres grecques présentent des tracés fort différents de leurs correspondants latins (α, β, γ, μ, π, ρ, σ). Le grec a des lettres qui n'existent pas en latin (ζ, η, θ, ξ, φ, χ, ψ, ω) et inversement (f). Un caractère commun, H, a une valeur différente dans les deux alphabets et entraîne des confusions (ainsi dans P.Oxy. X 1315 [cf. *supra*]).

Ce vestige confirme aussi que le mélange des codes graphiques est un procédé qui a sa place dans la pédagogie des langues, dès le premier stade de l'acquisition du bilinguisme, c'est-à-dire lors de l'étude des lettres de l'alphabet²³. Ce n'est pas surprenant, car la confusion des codes graphiques est un phénomène de grande ampleur, dont témoignent largement les inscriptions et les papyrus²⁴. Certaines épitaphes chrétiennes et juives dans les catacombes romaines présentent la particularité d'être rédigées en latin, mais gravées avec des lettres grecques²⁵. Le phénomène inverse est aussi attesté, mais à une échelle beaucoup moins grande. Pour la papyrologie, nous avons des textes documentaires conçus de cette façon. Tel est le SB III 6204, l. 1-11²⁶, un contrat de vente d'une esclave. Il s'agit d'un reçu (II^e s. apr. J.-C.), écrit par un marchand d'esclaves, Aeschines Flavianus de Milet, qui n'était peut-être pas *ciuis Romanus*, qui rappelle la vente d'une esclave de sexe féminin d'un soldat de la flotte de Ravenne, T. Memmius Montanus. Après une analyse phonétique très précise, J. Adams²⁷ conclut: «thus Aeschines was a Greek who was illiterate in Latin, and who, if he ever spoke the language, would have used a variety of Latin recognisable as 'Greeks' Latin. 'Foreigner talk' is well attested though disregarded in accounts of subliterate Latin. It must have been an important form of communication particularly among traders.» Tel est encore le PSI VII 743r, fr. e²⁸, un papyrus du I^{er}/II^e s. qui contiendrait la traduction grecque écrite en lettres latines d'une formule de procès romain, dans

²¹ Br. Rochette, *Écrire en deux langues. Remarques sur le mixage des écritures grecque et latine d'après les papyrus littéraires bilingues d'auteurs classiques*, dans *Scriptorium*, 53 (1999), p. 325-334.

²² J. Adams, *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge, 2003, p. 41-42.

²³ J. Kramer (*C.Gloss. Biling. II* [n. 16], p. 29) a reconstitué les différents stades de l'étude, depuis l'*Alphabetum Latinum* jusqu'aux *colloquia et fabulae*.

²⁴ M. Donderer, *Merkwürdigkeiten im Umgang mit griechischer und lateinischer Schrift in der Antike*, dans *Gymnasium*, 102 (1995), p. 97-122 et J. Adams, *op. cit.* [n. 22], p. 41-63.

²⁵ Br. Rochette, *Le bilinguisme gréco-latin dans les communautés juives d'Italie d'après les inscriptions (III^e-VI^e s.)*, dans *Bilinguisme gréco-latin et épigraphie* (à paraître).

²⁶ AE 1922, 135 = SB III 6204 = CPL 192 = Adams, *op. cit.* [n. 22], p. 53-63.

²⁷ *Op. cit.* [n. 22], p. 62-63.

²⁸ D. Nörr, *PSI VII 743r fr. e: Fragment einer römischen Prozessformel?*, dans *ZRG*, 117 (2000), p. 179-215. Voir aussi, pour un autre exemple, K.-Th. Zauzich, *Zwischenbilanz*, dans *Enchoria*, 12 (1984), p. 79 (4.1.2., l. 4-5).

un but s
ment la
apprend
contient
s'adress
drachme
utilisan
d'argen
en Égyp
langue,
langue³⁰
dernier,
orale du
Plusieur
on déno
tères gr
sont dor
latin, no
d'exemp
mots gr
choses
utilise
Les deu
de l'alp
dire d'u
prolong
commen
notions
la chan
cepteur
quotidie

29 A.
Hermene
scritti ne
Internazi
30 On
nuancées
automatic
writer's il
31 J.
latina, da
32 P.e
Bonn, 19
33 J. K
34 p. I

un but scolaire, selon la tradition des *Hermeneumata Pseudodositheana*. Un document latin translittéré en caractères grecs est un cas très rare, mais nous en apprend tout autant sur les raisons de ce phénomène²⁹. Le P.Oxy. XXXVI 2772 contient une lettre du romain Julius Lepos, qui, en 10-11, quitte l'Égypte. Il s'adresse à son banquier Archibios avec la mission de payer la somme de 1.953 drachmes à un autre banquier, Harpokration. S'il écrit sa lettre en grec, mais en utilisant l'alphabet latin et les chiffres romains pour mentionner la somme d'argent, c'est sans doute parce que le Romain Julius Lepos a, suite à son séjour en Égypte, appris des rudiments de grec et a acquis une connaissance orale de la langue, mais n'a pas reçu un enseignement systématique à propos de cette langue³⁰. Lorsqu'il écrit à son banquier, il doit le faire dans la langue de ce dernier, qui est hellénophone (et non bilingue). Comme il n'a qu'une connaissance orale du grec, il choisit de mettre sa lettre par écrit en utilisant l'alphabet latin. Plusieurs glossaires gréco-latins présentent aussi cette particularité³¹. Parmi eux, on dénombre plusieurs exemples où la colonne des mots latins est écrite en caractères grecs³². L'inverse existe, mais beaucoup plus rarement. Ces listes de mots sont donc destinées, en majorité, à des hellénophones qui doivent avoir accès au latin, non à des latinophones qui devraient accéder au grec. On peut citer, à titre d'exemple, le P.Lond. II 481 (IV^e s.)³³. Les mots latins (colonne de gauche) et les mots grecs (colonne de droite) sont écrits en caractères grecs cursifs. De deux choses l'une: ou bien le scribe ne connaissait pas l'alphabet latin ou bien les utilisateurs potentiels du glossaire étaient sensés ne pas connaître l'alphabet latin. Les deux possibilités ne s'excluent du reste pas. J. Kramer a montré que l'usage de l'alphabet «fautif» est la conséquence d'un «bilinguisme imparfait»³⁴, c'est-à-dire d'un bilinguisme acquis non pas à l'école, mais par le contact quotidien et prolongé avec la population parlant l'autre langue. Ces textes nous montrent comment les membres de la classe moins privilégiée pouvaient acquérir des notions de la seconde langue. Peu de latinophones ou d'hellénophones avaient eu la chance d'acquérir un bilinguisme dès l'enfance grâce à la présence de précepteurs bilingues. Ils devaient donc acquérir la seconde langue par les contacts quotidiens au prix de mille efforts sans l'aide de manuels de langue dignes de ce

²⁹ A. Wouters, *Latijns Grieks en Grieks Latijn. Over translitteraties en hun bedoeling*, dans *Hermeneus*, 48 (1976), p. 179-191 et J. Kramer, *Testi greci scritti nell'alfabeto latino e testi latini scritti nell'alfabeto greco: un caso di bilinguismo imperfetto*, dans *Atti del XVII Congresso Internazionale di Papirologia*, III, Naples, p. 1381 et n. 22.

³⁰ On verra toutefois l'analyse phonétique très précise de J. Adams et ses conclusions très nuancées (*op. cit.* [n. 22], p. 65-66: «this is a salutary case, which serves as a warning against the automatic assumption that every instance of transliterated Greek or Latin must be attributed to the writer's illiteracy in the target language»).

³¹ J. Kramer, *Testi* [n. 29], p. 1377-1384 et Br. Rochette, *Papyrologica bilingua graeco-latina*, dans *Aegyptus*, 76 (1996), p. 71-73.

³² P.ex. P.Fay. 135 recto (J. Kramer, *Glossaria bilingua in papyris et membranis reperta*, Bonn, 1983 [PTA, 30], n° 11, p. 77-78), noms de mois en latin, mais écrits en caractères grecs.

³³ J. Kramer, *Glossaria* I [n. 32], n° 13, commenté par J. Adams, *op. cit.* [n. 22], p. 42-43.

³⁴ P. Radiciotti, *op. cit.* [n. 20], p. 113.

nom. Cette nécessité est bien illustrée par le manuel de conversation latin-grec-copte (Ve-VIe s.)³⁵, conçu pour des hellénophones familiarisés avec le copte et qui avaient l'intention d'apprendre le latin: les mots latins sont translittérés en lettres grecques, l'équivalent grec est donné, puis vient le vocable copte. Le grec est en général correct, tandis que l'orthographe du latin est le reflet d'un latin parlé. Fort semblable est un manuel de conversation en grec, mais en écriture arménienne (Ve/VIe s.) contenant des conjugaisons, des listes de mots, des bénédictions et des sentences³⁶. Il s'agirait d'un manuel de conversation utilisé par un Arménien s'exerçant au grec. De tels manuels sont des exercices de prononciation et de traduction préparés par le maître pour ses élèves³⁷. Pour le domaine chrétien, on peut citer le P.Vindob. L 91, VIe s. apr. J.-C., fragment du *Pater* en latin (une ligne en caractères grecs, une ligne en caractères latins), écrit par un scribe qui maîtrise mieux l'alphabet latin que le grec. H. Harrauer et P.J. Sijpesteijn voient dans ce texte «die Übung der griechischen Schrift mit einem lateinischen Text»³⁸. Un autre cas intéressant est l'alphabet latin à la fin du Chester Beatty Library, Ac 1499 (Fr. 16), important pour le mélange des deux écritures et des deux langues dans le même codex, qui finit avec l'alphabet dans la langue que le scribe connaît le moins bien³⁹.

Un autre intérêt du papyrus est sa contribution à la connaissance d'une des phases les plus élémentaires de l'étude d'une langue seconde. Comme pour la langue maternelle, l'apprentissage devait être progressif: d'abord les lettres, puis les syllabes, ensuite les mots⁴⁰. Denys d'Halicarnasse⁴¹ dit que l'on apprenait d'abord par cœur le nom des lettres, puis leur forme et leur valeur. On continuait avec les syllabes, puis des mots entiers avec la prosodie. La lecture se faisait par étapes, syllabe par syllabe. Le mode d'apprentissage d'une langue étrangère dans l'antiquité nous est en réalité fort mal connu. Nous avons beaucoup d'informations sur l'éducation en langue maternelle, qu'elle soit privée ou publique, sur les

³⁵ Mertens-Pack³ 3009 et J. Kramer, *Glossaria I* [n. 32], n° 15, p. 97-108. Voir aussi M.R.M. Hasitzka, *Neue Texte und Dokumentation zum Koptisch-Unterricht <MPER XVIII>*, n° 270, p. 210-213.

³⁶ J. Clackson, *A Greek Papyrus in Armenian Script*, *ZPE*, 129 (2000), p. 223-258 (Mertens-Pack³ 2136). Pour d'autres exemples, J. Adams, *op. cit.* [n. 22], p. 66-67.

³⁷ W. Brashear, *A Greek-Latin Vocabulary*, dans *Proceedings of the Sixteenth International Congress of Papyrology*, Ann Arbor, 1981, p. 32. Voir J. Kramer, *Glossaria I* [n. 32], n° 1, p. 19-27 et G. Ioannidou, *BKT*, IX, 150.

³⁸ *Neue Texte aus dem antiken Unterricht <MPER XV>*, Vienne, 1985, n° 184, p. 177-178. Pour ce texte, J. Gascoü propose à présent comme date VI-VII. On peut ajouter les n°s 182 et 183, textes bilingues latin et grec, mais en alphabet grec.

³⁹ A. Wouters, *The Chester Beatty Codex Ac 1499. A Graeco-Latin Lexicon on the Pauline Epistles and a Greek Grammar*, Leuven-Paris, 1988 (Chester Beatty Monographs, 12), p. 164-165 et la planche p. 191. Voir *CLA Supplement* 1683.

⁴⁰ K. Vössing, *Schreiben lernen, ohne lesen zu können? Zur Methode des antiken Elementarunterrichts*, dans *ZPE*, 123 (1998), p. 121-125, qui s'oppose à la thèse de R. Criboire selon laquelle les écoliers dans l'Empire romain devaient, directement après avoir étudié les lettres, écrire de petits textes sans pouvoir les lire.

⁴¹ *Comp. Verb.*, 25.

différentes étapes de la formation depuis le *ludus primi magistri* jusqu'au stade final, celui du rhéteur, sur les méthodes et le contenu des études, mais rien sur la question de l'étude d'une langue étrangère. C'est chez Quintilien que l'on trouve les seules données disponibles à ce sujet. Elles concernent l'étude du grec par les jeunes romains. Dans le premier livre de l'*Institution oratoire*, le rhéteur recommande que les enfants âgés de sept ans commencent l'étude en partant de la langue grecque, puis en continuant avec le latin. L'étude du latin doit suivre à brève distance celle du grec de telle manière que les deux langues soient assimilées avec un soin équivalent (*utraque lingua cum aequali cura*). Le latin et le grec sont étudiés selon un parcours parallèle sans qu'il y ait de croisement. Les enfants développent ainsi les compétences dans les deux langues séparément, sans opérer aucune confrontation entre la structure et le lexique de l'une et de l'autre. Cette pratique, qui culmine avec la traduction d'une langue vers l'autre, intervient seulement à un stade plus avancé. Cicéron place en effet la traduction du grec en latin parmi les exercices les plus élaborés. Le cursus traditionnel tracé par Quintilien est confirmé par les papyrus scolaires et les *Hermeneumata*⁴². Les papyrus scolaires latins unilingues, beaucoup moins nombreux que leurs équivalents en grec, sont révélateurs de l'intérêt pour l'étude de la langue latine de la part d'enfants ou d'adultes hellénophones. Ils témoignent d'un cursus tout à fait analogue à celui adopté pour le grec tant pour la progression de l'étude que pour le type de textes retenus⁴³. Les faits attestés par les papyrus scolaires sont à leur tour confirmés par les *colloquia*, c'est-à-dire des conversations familières centrées sur la vie quotidienne et sur l'école que l'on a dans toutes les versions des *Hermeneumata*. À la première phase d'apprentissage des lettres de l'alphabet, avec leur nom et leur forme, font suite des exercices avec les syllabes, toujours plus nombreuses, pour arriver à des exercices de copie de passages édifiants inventés par le maître ou d'extraits d'auteurs canoniques.

En conclusion, l'alphabet grec en caractères latins publié ici fait connaître un procédé élémentaire d'apprentissage des lettres latines par un hellénophone. Pour commencer l'étude, le maître a trouvé commode de donner l'équivalent latin des lettres grecques et de demander à l'élève de tracer à son tour les caractères. L'étude porte donc sur le ductus. L'élève n'écrit plus les mots latins en lettres grecques (premier degré), mais s'habitue déjà à l'alphabet latin (deuxième degré), sans toutefois respecter l'ordre des lettres latines (troisième degré). On peut imaginer que, une fois le tracé des lettres maîtrisé, la phase suivante devait être l'étude de l'alphabet latin dans l'ordre des lettres latines avec la mémorisation du nom des caractères latins, comme le montre le P.Ant. 1 verso.

⁴² E. Tagliaferro, *Gli Hermeneumata. Testi scolastici di età imperiale tra innovazione e conservazione*, dans M.S. Celentano, *Ars/Techne. Il manuale tecnico nella civiltà greca e romana. Atti del Convegno Internazionale Università 'G. d'Annunzio' di Chieti-Pescara 29-30 ottobre 2001*, Chieti, 2003, p. 51-77.

⁴³ M.H. Ibrahim, *Education of Latin in Roman Egypt in the Light of Papyri*, dans *Roma e l'Egitto nell'Antichità classica*, Cairo, 6-9 Febbraio 1989, Rome, 1992, p. 219-226.